

Scripta

*Collection de l'École de psychanalyse
Sigmund Freud*

Dirigée par Jean François

Cette collection examine les concepts qui permettent
d'orienter la pratique de la psychanalyse dans l'actualité
de son expérience.

Retrouvez tous les titres parus sur

www.editions-eres.com

La relance du phallus

Christian Fierens

DU MÊME AUTEUR :

Logique de l'inconscient

Lacan ou la raison d'une clinique,

De Boeck, Bruxelles, 1999 - L'Harmattan, Paris, 2007

Lecture de l'Étourdit

Lacan 1972,

collection « Études psychanalytiques »,

L'Harmattan, Paris, 2002

Comment penser la folie ?

Essai pour une méthode,

collection « Point Hors Ligne », érès, Toulouse, 2005

La relance du phallus

Le rêve, la cure, la psychanalyse

Scripta

Extrait de la publication

érès
éditions

Table des matières

L'objet 7

I. Le rêve, *primum movens*

Une lecture architectonique de *L'interprétation du rêve*

1. Le rêve singulier et les rêves typiques	13
2. La source, c'est toujours déjà du mouvement	25
3. Le travail du rêve et la présentation du mouvement.	39
4. Présentation et présentabilité du mouvement dans la métapsychologie	57
Conclusion en forme de relance. Le petit moteur du phallus	105

II. La cure comme relance

Une lecture architectonique de *La direction de la cure*

1. La place du phallus dans la direction de la cure.....	115
2. Le mouvement toujours renaissant du désir	147
3. Les points de relance de la psychanalyse aujourd'hui	165
4. Le désir et la direction de la cure.....	193

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-2307-0
Première édition © Éditions érès 2008
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70/fax : 01 46 34 67 19.

Conclusion en forme de relance.
L'antinomie du phallus 211

III. Le mouvement de dire le phallus
Présentation et présentabilité discursives,
logiques et topologiques

1. L'impossibilité de cerner le phallus.
Comment y être concerné ? 219
2. L'impossibilité phallique et la ronde des discours 239
3. La fonction phallique et le cycle ouvert
de la sexualité 259
4. Le mouvement phallique, champs et chemins
topologiques 283

L'objet ¹

*Je flânais le long d'une plage
Quand je vis devant moi
Flottant, porté par la marée,
Un beau coffret de bois
J'ai pris le coffret, l'ai ouvert
Me croira qui le veut
Dedans il y avait un —.— ²
Juste devant mes yeux
Eh oui ! Dedans il y avait un — . —
Juste devant mes yeux.*

C'est l'eau ?
C'est l'eau.

1. Paroles de Charles Aznavour, chanson interprétée par les Compagnons de la Chanson et par Maurice Chevalier. Le texte complet de la chanson se trouve sur <http://www.paroles.net/chanson/54048.1>

2. Le texte français « boum boum boum » est ici remplacé par sa séquence proprement rythmique, un amphimacré, une longue une brève une longue ou « —.— ».

En principe du moins.

La mer. Va-et-vient. Écriture, ensablée, encore écriture.

Toujours la même vague.

Devenue faisable ? Facile ? Ficelle ? Le Phallus.

Difficile pourtant. Je ne sais ce qu'il est. Je sais ce qu'il n'est pas : pas l'organe, génital ou non, pas le symbole, pointu ou coupant. Pas présent, pas passé non plus, pas d'espoir pour le futur. En tout temps et en tout lieu, j'en trouve seulement des traces effacées. Suffisent-elles à le présenter ?

En son absence re-présenté. Peut-être n'existe-t-il tout simplement pas ?

Pure perspective du philosophe, point de vue du « psychanalyste ». Histoire d'œil. Couille de taureau. Œuf de poule.

Mais qui l'aurait manigancé ?

L'écriture du rêve.

« Ça rêve, ça rate et ça rit³. »

Quel est ce facteur ?

Facteur facile, difficile, peut-être faisable.

À condition de ne pas renfermer le *phallus* dans la boîte à outils de la psychanalyse ou dans son kit conceptuel (pêle-mêle : le libidinal, le non libidinal, la pulsion de vie, la pulsion de mort, le symbolique, l'imaginaire, le réel). Il n'est pas dans la « table des matières » de *L'interprétation du rêve*, qui a servi de point de départ pour toutes les théories et pratiques psychanalytiques, toutes tendances confondues. Et il ne sera pas davantage dans la « table des matières » d'un

traité élémentaire de psychanalyse, à supposer qu'il existe un jour.

Nous verrons que la question excède précisément les « matières ». Elle implique une structure en mouvement. Arriverai-je en ce mouvement (... *Acheronta movebo*) sans m'emmerder dans les matières ?

Le rêve est pour Freud l'écrin de sa découverte. C'est là que nous trouverons le prime-saut du phallus.

Partons du rêve. Non pas du contenu particulier d'un rêve. Non plus de la généralité du rêve. Mais de la *structure* commune en jeu dans le travail de chaque rêve particulier *et* dans l'exposition du rêve en général. Cette structure n'est pas un Pinocchio, une ossature ou une carcasse inerte qu'on pourrait animer secondairement. Elle est d'abord *mouvement* et se présente comme une répétition : écriture, effacement, écriture.

Le rêve sonne toujours trois fois : une longue, un point, une longue. Ou la répétition élémentaire : « - . - ». Ou encore mouvement mystérieux antérieur au rêve, présentation du rêve lui-même, travail du désir relancé dans l'interprétation du rêve. Archi-écriture, écriture du rêve et écriture de l'interprétation.

Tel est aussi le mouvement de *L'interprétation du rêve*, de son écriture et de sa lecture.

3. Respectivement le rêve, le lapsus, le mot d'esprit. *L'interprétation du rêve, La psychopathologie de la vie quotidienne, Le mot d'esprit.*

I

Le rêve, *primum movens*

Une lecture architectonique de
L'interprétation du rêve

1

Le rêve singulier et les rêves typiques

LE RÊVE EST SINGULIER

Tout est ramené à la pure singularité.

Le rêveur dans sa singularité. Le rêve dans sa singularité. Et puis chaque élément du rêve dans sa singularité. La même singularité est encore perceptible dans le moindre achoppement lors du récit du rêve.

Tout est ramené à ce que dit singulièrement l'analysant. Il a toujours raison, même s'il ne sait pas comment.

Écoutons-le.

Premier rêveur analysant : Freud. Freud est un scientifique, il s'avance d'abord par les prédécesseurs, par une revue de la question à la manière d'Aristote : *La littérature scientifique sur les problèmes du rêve* (chapitre I de la *Traumdeutung*).

Premier rêve analysé : le rêve de l'injection faite à Irma. Et l'exposé de la méthode, c'est de se mettre dans cette singularisation du rêveur (le « rapport préliminaire »), du rêve (le « récit du rêve »), de tel élément (les « associations »). L'interprétation par clefs est écartée. *La méthode de l'interpré-*

tation du rêve c'est essentiellement *l'analyse d'un échantillon de rêve* (chapitre II de la *Traumdeutung*).

Première collision : il n'y a pas de science du singulier. Comment prétendre tout ramener au singulier et en même temps faire de la science ? Freud a toujours raison, il *veut* être scientifique. Mais il reste la question du *comment*. Freud propose sa thèse (ou mieux son *hypothèse*) scientifique bien connue : *le rêve en général est un accomplissement de désir*. Comment s'expose-t-elle ? Surprise : la thèse universelle se construit à partir *d'un seul* rêve, *du seul* rêve de l'injection faite à Irma (chapitre III de la *Traumdeutung*).

Mais comment soutenir une telle thèse, alors que pullulent les rêves indifférents et désagréables ? Freud ne prouve pas l'*universalité* de l'accomplissement de désir. Il délaisse la question et se contente de travailler un de ses propres rêves à lui qui semble contredire l'hypothèse. Le rêve de Freud, *Lami R est mon oncle*, n'est apparemment pas un rêve de plaisir. Et pourtant la méthode nous mène à découvrir la *déformation* à même la singularité. *La singularité est toujours déjà soumise à la déformation*. Et la thèse-hypothèse scientifique se déforme doublement, se précise par la qualification tant de l'accomplissement que du désir : le rêve est l'accomplissement *déguisé* d'un désir *refoulé* (chapitre IV de la *Traumdeutung*).

Les singularités se dédoublent. Elles se présentent comme elles peuvent, par le truchement des souvenirs indifférents de la veille. Mais il ne s'agit là que d'un déguisement, que d'une déformation d'une autre singularité touchant le rêveur : le matériel du rêve n'est pas simplement puisé dans les souvenirs de la veille, mais plus fondamentalement dans l'histoire infantile du rêveur. À cette double singularité, il faut encore ajouter les stimuli sensoriels extéroceptifs ou intéroceptifs qui

peuvent venir troubler le dormeur. Le matériel et les sources du rêve sont ainsi constitués par les singularités de l'histoire infantile, de la veille et du sommeil du rêveur (chapitre V de la *Traumdeutung*).

Et voilà ! Tout est dit : il n'y aurait plus qu'à s'y mettre singulièrement, pas à pas, cas par cas. « Nous ne sommes pas en mesure d'interpréter le rêve d'un autre lorsque celui-ci ne veut pas nous livrer les pensées inconscientes qui se trouvent derrière le contenu du rêve¹. » *Grosso modo*, le rêveur interpréterait lui-même son rêve. Et qu'il cesse de demander une interprétation pour son rêve !

Prendre chaque rêve pour un phénomène *purement* singulier, promouvoir une psychanalyse *purement* particulière, viser une clinique *purement* du cas par cas est un principe proprement impossible. Le renversement qui remet en question la singularité est très précisément évoqué dans la question des *rêves typiques*. Et il s'agit là du tournant majeur de *L'interprétation du rêve* : il articule les cinq premiers chapitres avec l'immense chapitre VI consacré au *Travail du rêve*. Si le rêve ne se réduit jamais à un contenu singulier, manifeste ou latent, c'est parce que son essence, loin de se réduire à un *contenu singulier*, est d'abord un *travail* que l'on peut suivre dans sa structure absolument *nécessaire*.

LES « RÊVES TYPIQUES ». L'ARTICULATION D'UN CONTENU SINGULIER ET D'UN TRAVAIL NÉCESSAIRE

Ces rêves ont trois caractéristiques :

1. S. Freud, *Œuvres complètes*, Paris PUF, 2003, p. 280.

1. Du point de vue du contenu manifeste, un rêve typique est un rêve qui est rêvé par un *grand nombre de personnes*. À la limite, tout le monde fait *ce* genre de rêve au moins une fois dans sa vie ;

2. Du point de vue du contenu latent, un rêve typique est un rêve qui a toujours la *même signification* chez tous les rêveurs. Il faudrait donc proposer une nouvelle clef des songes pour ces rêves. Le rêveur emploie des symboles universels pour lesquels se justifierait une interprétation universelle ;

3. Du point de vue du travail d'interprétation, un rêve typique résiste à l'interprétation singulière par associations du rêveur et exige une *autre méthode d'interprétation*².

Ces trois caractéristiques bouleversent de fond en comble la méthode freudienne d'interprétation par associations libres.

Les remaniements qui s'imposent peuvent paraître au premier abord simplement techniques : peut-on s'en tenir strictement à la méthode singulière de l'association libre ou faut-il lui adjoindre une méthode auxiliaire, qui est toujours une concession à la clef des songes ? Nous verrons tout au long de notre ouvrage que le tournant en question va beaucoup plus loin, qu'il engage la conception de l'essence du rêve, qu'il impose une structure complexe à l'interprétation

2. « La proposition selon laquelle notre méthode d'interprétation du rêve est inapplicable lorsque nous ne disposons pas du matériel d'association du rêveur demande à être complétée ainsi : il est un cas où notre travail d'interprétation est indépendant de ces associations, c'est lorsque le rêveur a utilisé dans le contenu du rêve des éléments *symboliques*. Nous nous servons alors, rigoureusement parlant, d'une seconde méthode, *auxiliaire*, de l'interprétation du rêve » note de 1925, OC IV, p. 280.

du rêve, qu'il nécessite une révision de la direction de la cure et de la théorie psychanalytique en général.

Ce tournant majeur dans la lecture de *L'interprétation du rêve* ne concerne pas les seuls rêves typiques. Il met en évidence, comme nous le verrons, les conditions de tout rêve. Tout être humain est un rêveur : en quoi le rêve est-il typique de l'humain ? Les rêves typiques, loin d'être des exceptions exigeant l'emploi d'une méthode auxiliaire, sont en fait le type même du rêve.

Quelle est l'essence du rêve ?

Nous nous en tiendrons dans un premier temps à la présentation des rêves typiques dans *L'interprétation du rêve* de Freud. L'étude du texte freudien nous mettra ensuite sur la piste de la problématique du rêve en général.

LA PLACE DES RÊVES TYPIQUES

DANS *L'INTERPRÉTATION DU RÊVE* DE FREUD

La question des « rêves typiques » intervient d'une part à la fin du chapitre V, consacré aux *Matériel et aux source du rêve*, d'autre part au cœur même du chapitre VI, consacré au *Travail du rêve*.

À propos du chapitre V, on peut d'abord s'étonner de voir une espèce particulière de rêve, « les rêves typiques », figurer sous la rubrique du « matériel » ou des « sources » du rêve. Comment un type de rêve peut-il être lui-même « source » du rêve ? À ce premier étonnement s'ajoute un second : la section consacrée aux rêves typiques comporte quatre sous-sections dont l'*avant-dernière* est dénommée « autres rêves typiques ». Que veut dire cette classe au beau milieu de la

liste des rêves typiques ? Nous devons répondre à ces deux questions.

Dans le chapitre VI, les « rêves typiques » apparaissent à la section E- *La présentation au moyen de symboles dans le rêve. Autres rêves typiques*. La question de cette classe particulière des « autres rêves typiques » rebondit ici. Elle se situe ici dans le troisième facteur du travail du rêve. On sait qu'il y a quatre facteurs de travail du rêve : la condensation, le déplacement, la présentation et l'élaboration secondaire. Pourquoi la présentation est-elle traitée en six sections (C, D, E, F, G et H), alors qu'une seule section suffit pour chacun des trois autres facteurs ? Et pourquoi les rêves typiques interviennent-ils précisément dans la « présentation » ? Nous devons répondre à ces deux questions.

L'examen de ces quatre questions (relatives au chapitre V et au chapitre VI) nous conduira à réviser *primo* la notion de *source* (y compris la source pulsionnelle), *secundo* la notion même de *présentation* (y compris la présence de la présentation dans l'analyse). Ces deux notions sont articulées l'une à l'autre. L'articulation de la source et de la présentation suppose une double présentation : du côté de la source et du côté de la présentation. Au cœur de l'articulation essentielle des chapitres V et VI de *L'interprétation du rêve*, les « rêves typiques » seront présentés par deux fois, une fois du point de vue de la source, une fois du point de vue du travail. Une même page du chapitre V sur les rêves typiques est d'ailleurs reproduite à l'identique dans le chapitre VI.

Avant d'analyser de plus près cette double présentation, posons-nous la question de cette duplication et examinons la signification de ce passage répété.

L'ÉCRITURE REDOUBLÉE DES « RÊVES TYPIQUES »

Écrire est en soi facile, c'est écrire encore une fois ce qui est déjà écrit. Eau... eau. Air... air. Feu... feu. Terre ... terre. Il n'y a pas d'angoisse inhibitrice de la page blanche, sinon pour celui qui voudrait écrire *ex nihilo*³.

Le plus souvent, le *lecteur* ne trouve pas la première écriture, effacée par l'écrivain. C'est l'écrivain qui fait d'abord l'exercice de répéter en recopiant.

Certains textes pourtant répètent *en eux-mêmes* une même séquence : elle doit donc être relue. Tel est précisément le cas des « autres rêves typiques » dans *L'interprétation du rêve* : une même page entière y est contenue *deux fois* à l'identique.

Et c'est déjà un acte que de ramasser une seule petite page, « un beau coffret de bois », sur l'immense plage des cinq ou six cents pages que comporte *L'interprétation du rêve*. Cette seule petite page en sa répétition nous servira de vague qui se lève, éclate, s'écroule et se relève, toujours la même. Elle nous rapporte une certaine espèce de rêves typiques, les rêves où l'on vole tout à son aise ou tombe avec des sentiments d'angoisse. La voici :

« Ces rêves répètent des impressions du temps de l'enfance, c'est-à-dire se rapportent aux jeux de mouvement qui

3. Le premier et seul conseil de Camille De Taye au peintre débutant est de remplir la toile d'une première couche de peinture, plus ou moins uniforme. Après quoi, il suffit de repeindre, car la peinture est déjà là. D'une façon semblable, le sculpteur part d'un bloc de pierre, de bois, etc. Après quoi, il suffit de remodeler, car la sculpture est déjà là. Et le musicien part d'un son. Après quoi, il suffit de remoduler, car la musique est déjà là. Le ton est toujours déjà donné.

ont pour l'enfant une attraction si extraordinaire. Quel oncle n'a pas déjà fait voler un enfant en traversant la pièce avec lui à toute vitesse les bras étendus, ou joué avec lui à tomber en le laissant chevaucher sur les genoux et en étendant tout à coup la jambe, ou bien en la levant en l'air et en faisant tout à coup comme s'il voulait retirer tout appui à l'enfant ? Les enfants poussent alors des cris de joie et réclament infatigablement la répétition de cela, en particulier lorsqu'il s'y mêle quelque effroi et vertige ; et voilà que des années après ils se procurent cette répétition dans le rêve, mais dans le rêve ils enlèvent les mains qui les ont tenus, de sorte qu'à présent ils planent et tombent librement. La prédilection de tous les petits enfants pour des jeux tels que la balançoire ou la bascule est bien connue ; lorsqu'ils voient ensuite au cirque des prouesses acrobatiques de gymnastique, leur souvenir en est de nouveau rafraîchi. Chez bien des garçons, l'accès hystérique ne consiste alors qu'en reproductions de telles prouesses, qu'ils exécutent avec une grande habilité. Il n'est pas rare qu'au cours de ces jeux de mouvement, en soi innocents, aient été aussi réveillées des sensations sexuelles. Pour le dire d'un mot, usuel chez nous, qui recouvre tous ces exercices : c'est la "bousculade" de l'enfance que répètent les rêves de vol, de chute, de vertige, etc., et dont les sensations de plaisir sont maintenant renversées en angoisse. Mais, comme toute mère le sait, la bousculade des enfants dans la réalité effective ne débouche d'ailleurs que trop souvent dans les querelles et les pleurs⁴. »

4. S. Freud, *L'interprétation du rêve*, *Œuvres complètes*, PUF, OC IV, p. 313-314. Traduction légèrement modifiée. Cf. GW II/III, p. 278-279.

La page, singulière comme une vague dans sa duplication, apparaît en un premier *scriptum* dans le chapitre V consacré aux « matériel et sources du rêve », puis en un second *scriptum* dans le chapitre VI consacré au « travail du rêve ». Appelons le premier *scriptum* S₁ et le deuxième *scriptum* S₂⁵. Le premier *scriptum* S₁ paraît dans l'édition de 1900, le deuxième S₂ dans l'édition de 1914. Les deux sont présentés dans l'édition de 1930 de *L'interprétation du rêve*, où Freud précise : « ce passage sur les rêves de mouvement est répété ici en raison du contexte (*Zusammenhang*) ». Le texte est une vague et lorsqu'elle se répète, il devient con-texte et structure. Ce contexte pourrait aller plus haut que la vague sur le sable et mettre en mouvement la structure. *Zusammenhang*, que traduit contexte, c'est littéralement *pendre ensemble* : S₁ et S₂ pendent littéralement ensemble comme les haubans d'une même voile ou comme les deux ailes d'un même appareil à voler.

La signification de cette remarquable page concerne tout à la fois le contenu de ces rêves de vol et en même temps la structure même de l'appareil à voler que constituent le rêve et *L'interprétation du rêve*. Il s'agit d'une séquence rythmique, une page, un point de relance, puis encore la même page ; disons-le déjà, cette réitération met en évidence la structure de relance, d'envol qui est celle du rêve et après lui, de toute la psychanalyse. Par la répétition de la séquence, il s'agit de mettre en acte une oscillation entre un mouvement primordial et une relance de mouvement et d'en tirer les conséquences pour une structure faite de mouvements, structure non

5. Nous renvoyons ici au signifiant comme mouvement de différence, comme différence diachronique (cf. notre livre *Logique de l'inconscient, Lacan ou la raison d'une clinique*, 1999-2007).

seulement du livre de Freud, mais surtout du rêve lui-même et de ses effets sur nous. La structure peut s'écrire mouvement – point – mouvement ou plus précisément mouvement primordial – point de relance du mouvement – mouvement relancé. Cette structure, qui alterne le point de vue dynamique (le mouvement) avec le point de vue statique (le point), est identiquement la structure du phallus.

Nous la présenterons par le schéma suivant :

→	•	→
Mouvement primordial	Point de relance	Mouvement relancé

Nous analyserons encore brièvement les séquences comme si elles étaient absolument identiques.

PREMIÈRE ESQUISSE DE SIGNIFICATION GÉNÉRALE
DE LA PAGE RÉPÉTÉE

La page citée nous présente les rêves de voltige comme la répétition de jeux de *mouvement* qui ont eu lieu pendant l'enfance : « Ces rêves répètent des impressions du temps de l'enfance, c'est-à-dire se rapportent aux jeux de mouvement qui ont pour l'enfant une attraction si extraordinaire ». La répétition à l'identique recèle une différence. Et le mouvement n'est pas le mouvement purement physique.

Commençons par le *mouvement* et par la scène infantile (que le rêve est censé répéter à l'identique). L'oncle retire tout appui à l'enfant qui peut planer. Le mouvement est libéré de ses points d'appui. L'acrobate du cirque lâche le trapèze pour la voltige. Le pur processus de mouvement respire tandis

que les agrès filent dans l'ombre et dis-paraisissent. Il s'agit de mettre en évidence le mouvement sans autre référence que la *sensation* ou la *sensorialité* du mouvement. La référence aux sens ne doit pas nous tromper : elle pose la question du mouvement pour l'assumer sensiblement et sensuellement ; on n'y répondra que par *une mise en mouvement*. Sans doute le psychanalyste peut-il systématiquement invoquer l'Œdipe ou la sexualité freudienne. Dans les jeux de l'enfance, il y a bien l'oncle – on sait que chez Freud, il remplace pudiquement le père un peu trop sexué –, il y a bien un cadre œdipien sous-jacent, mais celui-ci est mis hors circuit. Au cours de ces mouvements « en soi innocents », des sensations sexuelles *peuvent* être éveillées, mais la qualification sexuelle n'est pas nécessaire.

Tout ceci ne nous donne ni la *signification* du rêve, ni la signification de la *mise entre parenthèses des références* porteuses du mouvement. Quelle est la place de cet éveil d'un mouvement *sans support* dans la vie psychique en général ? Ne nous précipitons pas pour amortir ou écraser dans un filet explicatif l'importance de cette apparition du mouvement sans support. Les rêves typiques de mouvement ne sont *a priori* réductibles ni à du sexuel, ni à de l'œdipien, ni à de l'anatomique. Laissons-leur la liberté.

À trop fixer les agrès le rêve ne s'envole pas.

Le mouvement appelle la *répétition*. La scène infantile fait rêver. Dans le rêve, l'oncle a disparu. Plus de mains pour tenir l'enfant, plus de jambe pour l'envoyer en l'air. L'Œdipe est congédié. Le désir est libéré. Le rêve de voltige lâche toutes les amarres œdipiennes. Et le mouvement n'en est pas pour autant réduit à l'inertie de l'identité du mouvement. Le rêve n'est pas l'inertie de la scène infantile. Il répète la scène

infantile *autrement*. Et le rêve n'est pas la répétition d'un scénario neurologique. Il traite de la jouissance *autrement*. La répétition n'est jamais la répétition de l'identique, mais la répétition *autrement*. Il y a bien une différence entre les rêves de voltige et les jeux de mouvement de l'enfance. Quelle est la différence ? Où est l'altérité ? Elle n'est précisément pas dans une figure œdipienne stable. L'Autre n'est pas l'oncle, le père, la main, la jambe ou le phallus symbolique, qui soutenait la scène infantile ; il est l'*autrement-dit* du rêve. Pas d'Autre sans le mouvement de lâchage de la main, de la jambe de l'oncle. Le mouvement suppose l'abandon du support de l'Œdipe sous toutes ses formes. La répétition est la répétition de l'Autre, elle fait advenir l'Autre, elle est altériorification.

Les rêves de mouvement, en leur typicité, sont essentiellement des rêves de *mouvement*.

Nous approcherons ce mouvement en examinant la place qu'il peut avoir dans la structure du rêve. Quelle est la place de ce mouvement comme *source* du rêve ? Quelle est la place de ce mouvement comme *travail* du rêve ?

Dans les deux chapitres suivants, il s'agira de voir comment chacune des deux séquences pend différemment dans la structure de *L'interprétation du rêve* de Freud : S₁ puis S₂. Partant de la première séquence, le chapitre 2 montrera que la *source* du rêve n'est pas une base de lancement d'où partirait la fusée du rêve, mais qu'elle est déjà mouvement. Partant de la deuxième séquence, le chapitre 3 montrera l'importance de la présentation pour le travail du rêve ; et la présentation n'est ni une imagerie, qu'on appellerait *la* symbolique du rêve, ni un traitement à la lettre, qu'on appellerait *le* symbolique du rêve.

2

La source, c'est toujours déjà du mouvement

Avant d'examiner comment les rêves typiques éclairent la source du rêve, situons le chapitre V où apparaît la question. Freud a examiné la littérature des prédécesseurs (chapitre I), il a proposé sa méthode d'interprétation, l'association libre (chapitre II), il a exposé sa thèse princeps : *le rêve est un accomplissement de désir* (chapitre III), il a explicité cette même thèse *modulo* le mouvement de déformation (*Entstellung*) propre au rêve : le rêve est l'accomplissement *déguisé* d'un désir *refoulé* (chapitre IV). Il s'agit dans le chapitre V de poser la question : *d'où vient le rêve ?* Qu'est-ce qui nous fait rêver ? De quoi est fait le rêve ? C'est ici qu'intervient notre premier passage, notre S₁.

Le matériel et les sources du rêve sont apparemment simples : il y a d'une part l'*infantile* (par exemple les jeux de mouvement de l'enfance), et d'autre part le *récent*, l'actuel qui servira à exprimer le matériel infantile. Nous rêvons en employant nos plus vieux souvenirs d'enfance remaniés dans le langage *d'aujourd'hui*, plus exactement sous la forme des

bribes et morceaux de la veille, du jour précédant le rêve. À cette double source, il faut en rajouter une troisième : ce qui se passe dans le *présent nocturne* du rêve, les informations *somatiques* pendant le sommeil, les stimuli intéroceptifs (besoin d'uriner, de boire, etc.) et extéroceptifs (le réveil qui sonne, un enfant qui pleure, etc.). Apparemment, rien n'échapperait à ces trois rubriques des souvenirs anciens, des souvenirs de la veille et du temps présent du sommeil. Telles seraient les trois assises sur lesquelles pourrait se construire le rêve.

Les trois sources du rêve reprennent des divisions temporelles : le passé lointain (A), le passé récent (B), le présent (C). Tout *paraît* assez simple dans cette division en trois sections.

Mais la structure est en soi d'une complexité infinie : comment s'agencent ces trois types de sources ? Freud en est d'ailleurs bien conscient. La source infantile est par définition passée. Le contenu du rêve est par définition présent. Comment une source passée peut-elle se rendre présente ? Comment la source infantile est-elle « restée récente jusque dans le présent¹ » ? Cette question sera notamment traitée dans les pages de *L'interprétation du rêve* consacrées à la *présentation*². En attendant, au chapitre V (matériel et sources du rêve), peut-on se contenter de ces trois types de sour-

1. OC IV, p. 256-257.

2. À vrai dire, la réponse ne sera explicitement donnée par Freud qu'au chapitre VII. La prégnance actuelle du souvenir et de la source infantiles implique les désirs inconscients « toujours en mouvement, toujours prêts à parvenir à se procurer une expression lorsque l'occasion s'offre à eux ... » (OC IV, p. 607). La métaphore des « Titans de la légende » anime ou réanime – précisément par l'étincelle métaphorique – le « *toujours en mouvement* » qui distingue le contenu dans sa latence pour l'élever bien au-dessus de toute conception fixiste des sources.

ces ? À moins d'y adjoindre l'influence du futur à rebours du temps ou une éternité improbable, l'on ne voit pas bien quelle quatrième source pourrait s'y ajouter.

Très curieusement, Freud ajoute pourtant une quatrième section dans ce cinquième chapitre consacré aux sources du rêve, précisément les *rêves typiques* (section D). La chose est doublement étonnante. Tout d'abord, il semble aberrant de faire intervenir ces rêves typiques dans la question du « matériel et des sources du rêve » ; apparemment, les rêves typiques ne sont pas une nouvelle espèce de « sources » ou d'éléments de construction du rêve. Ils sembleraient plutôt présenter une série de rêves statistiquement nombreux et répondant toujours à la même signification. Et ceci constitue la seconde cause de notre étonnement : tout au long des chapitres précédents, Freud nous a exposé sa méthode propre et elle se détache radicalement de toute clef des songes, de tout manuel de rêve et *a priori* de toute typicité du rêve ; et voilà qu'il semble bien forcé de reconnaître qu'il y a des « rêves typiques ». On s'étonne ici non seulement de la remise en question de la méthode, mais encore de la place de ces « rêves typiques » dans l'œuvre freudienne : ces remarques sur les rêves typiques ne sont pas insérées dans le chapitre II consacré à la méthode, mais bien dans le chapitre V consacré aux sources du rêve.

De fait, dès le début de cette section D consacrée aux rêves typiques, Freud avoue son embarras : « Notre art ne fait vraiment pas ses preuves³. » Et lorsque la méthode d'interprétation proprement freudienne fait défaillance, « nous nous servons alors, rigoureusement parlant, d'une seconde

3. OC IV, p. 280.

méthode, *auxiliaire*, de l'interprétation du rêve⁴ ». Une lecture rapide laisserait croire que de Freud résout son embarras en recourant à un expédient, lequel dévaloriserait et même annulerait l'ensemble de la démarche freudienne. Cet expédient, cette « méthode auxiliaire » est à proprement parler préfreudienne voire antifreudienne. Mais la section des « rêves typiques » n'est pas insérée dans le chapitre II. Sans doute faudrait-il d'abord la lire à sa place ! Car il n'est pas sûr qu'elle mette le moindre bémol à la méthode de l'interprétation du rêve ; par contre sa place dans le chapitre consacré aux *sources* du rêves pourrait nous laisser entendre qu'elle nous parle du concept de source. Et qu'il faut revisiter ce concept en conséquence et examiner comment cette section consacrée aux rêves typiques *critique* notre conception classique et par trop naïve du concept de « source » qui pourrait se spécifier comme infantile, récente ou somatique.

LA SOURCE SUPPOSE L'ARTICULATION DU MATÉRIEL ET DU TRAVAIL, DU STATIQUE ET DU MOUVEMENT

On pourrait croire que le chapitre V traite des éléments statiques dont se compose le rêve (les « sources ») tandis que le chapitre VI traite des transformations, des mouvements dynamiques (le « travail » du rêve). Peut-on imaginer ces éléments et ces transformations comme des *partes extra partes* ?

Les rêves typiques de mouvement ont pour fonction de contredire une telle séparation en éléments statiques d'une part et en transformations dynamiques d'autre part. Ils

4. *Ibid.*, note de 1925.

supposent l'articulation du statique et du mouvement : pas de statisme du rêve sans son mouvement, pas de mouvement du rêve sans son statisme. Les rêves typiques vont justement imaginer, schématiser (nous ne sommes pas loin du sens kantien du mot « schème ») le passage entre les deux chapitres, l'articulation statisme/mouvement, qui semble purement conceptuelle. L'on y *pass*e d'un souvenir infantile où le mouvement est *représenté* par l'oncle, le père, les mains, etc. à une sensation libérée où le mouvement pur est *présenté* dans l'éclipse des repères stables. Les rêves de mouvement présentent ainsi le schème, l'algorithme, la procédure qui permet de passer d'une perspective représentationnelle fixe (on pourrait dire « topique ») à une perspective présentationnelle (on pourrait dire « dynamique »). Ces rêves sont *apparemment typiques* parce qu'ils sont plus ou moins fréquents ; plus fondamentalement ils sont *typiques* parce qu'ils imaginent le mouvement du passage du chapitre V au chapitre VI ou encore le passage d'une interprétation préfreudienne du rêve compris comme matériel statique à une interprétation proprement freudienne du rêve comme travail en mouvement. Comment pourrions-nous *présenter* un tel mouvement d'abstraction qui libère un pur mouvement de tout point fixe, si nous n'avions pas le schème sensible qui nous permet de le faire voir, si nous n'avions pas le rêve typique de mouvement pour le rendre évident pour les sens, pour le rendre sensiblement évident ? C'est là la fonction du « typique » proprement dit : il s'agit de montrer la « marque » laissée par le coup de force qui nous libère des agrès, de montrer la marque typographique, le « type » même de cette opération. L'on comprend mieux pourquoi notre page singulière est pour ainsi dire assise entre deux chaises : entre le chapitre V

de *L'interprétation du rêve*, consacré au *matériel* du rêve, et le chapitre VI, consacré au *travail* du rêve, entre la matière brute et la forme qui la travaille. La reprise de la page sert de « type » pour la présentation du mouvement général de *L'interprétation du rêve* freudienne, notamment de ce passage du chapitre V au chapitre VI, sans lequel Freud n'aurait fondamentalement rien dit de plus que ces prédécesseurs. Si Freud s'oppose à l'interprétation qui se réduit à une clef des songes, il est précédé par une foule d'autres interprètes du rêve dans sa singularité. Ce n'est pas seulement l'accentuation de la singularité ou du cas par cas qui caractérise la méthode freudienne. Ce qui compte, c'est la mise en évidence du *passage* d'une méthode à l'autre, du dialogue entre une singularité et une typicité. Non pas simplement d'un point de vue technique, mais surtout du point de vue des raisons, de ce qui se passe dans un rêve en son essence⁵, à sa *source et dans le travail de sa présentation*.

L'EMBARRAS DES RÊVES TYPIQUES

Avec Freud, nous pensions pouvoir nous maintenir dans la méthode réduite aux associations libres purement singulières. Avec Freud, nous tombons dans l'embarras devant les rêves typiques, qui d'une part résistent à la méthode des associations et d'autre part présentent, semble-t-il, une signification universelle. Cet embarras ne concerne pas seulement la technique d'interprétation de la psychanalyse ; il met surtout en cause la rationalité de la méthode. Comment

5. On comprend l'importance que Freud accordait au travail du rêve : « Le travail du rêve [...] est, lui seul, ce qu'il y a d'essentiel dans le rêve, ce qui explique sa particularité » (OC IV, p. 558 note).

penser cet embarras ? Quelle en est la fonction ? Quelle en est l'issue ?

L'embarras est évidemment *source* de notre interrogation. Nous verrons qu'un autre embarras est structurellement *source* du rêve.

Parcourons les différentes espèces de rêves typiques qui embarrassent l'interprète par la méthode des associations.

α) Le premier type de rêve typique touche précisément la question de l'*embarras*, non l'embarras de l'interprète mais l'embarras du rêveur (et le rêveur n'est-il pas en définitive l'interprète du rêve ?). Si le *rêve de l'embarras dû à la nudité* comporte un élément de honte, il n'est pas typique par une sexualité dénudée comme on le retient le plus souvent. Il est d'abord un rêve d'*embarras* et ladite nudité se réduit le plus souvent à l'incomplétude d'une tenue vestimentaire qui inhibe le mouvement : « On veut s'enfuir ou se cacher, et on est alors sous le coup d'une curieuse inhibition faisant qu'on ne peut bouger de sa place et qu'on se sent dans l'incapacité de modifier la pénible situation⁶ ». Un tel rêve n'est « presque jamais un simple souvenir⁷ » ; nous sortons là très clairement du cadre temporel des trois premières sources (passé récent, passé ancien, présent). Si nous y prêtons attention, nous pouvons y lire le mouvement caché sous la forme contraignante de l'embarras et exprimée comme sensation d'*inhibition* : *exhibition et inhibition du mouvement*⁸.

β) Le deuxième type de rêve typique concerne les *rêves de la mort de personnes chères* accompagnés d'un affect doulou-

6. OC IV, p. 281.

7. OC IV, p. 284.

8. OC IV, p. 285, pour laquelle Freud renvoie au chapitre VI, OC IV, 382.

reux⁹. L'on retient habituellement de cette sous-section, l'égoïsme absolu du rêveur et le « complexe d'Œdipe ». Mais d'où viendrait alors l'affect douloureux ? La tragédie d'Œdipe est un matériel apparemment typique et fixé. Le matériel n'est pas là présent comme un objet (sous forme plate et lisse d'un « c'est mon père » qu'il faut tuer ou d'un « c'est ma mère » qu'il faut baiser), mais il est toujours déjà transformé pour être amené dans la latence de son contenu vers sa mise en mouvement. Et c'est là la grande différence entre la tragédie d'Hamlet où le mouvement du désir est interrogé et la tragédie d'Œdipe, où tout est déjà joué et, par là, réduit à un statisme mort. Mouvement disons-nous, car Hamlet n'est pas le type d'homme sans énergie et sans mouvement. Il ne souffre pas d'une faiblesse générale de capacité d'action ou d'une absence de mouvement, comme le pensait Goethe. En termes de classification psychiatrique, Hamlet n'est pas « obsessionnel » (à supposer qu'un « obsessionnel » figé dans un néant de mouvement ait jamais existé). L'inhibition d'Hamlet concerne un mouvement spécifique : se venger de l'homme qui, après avoir éliminé son père, en a pris la place du père et l'a écarté de sa propre place auprès de sa mère. Le mouvement est bel et bien présent dans toute sa violence, mais il est contrecarré par un embarras provoquant l'inhibition – Hamlet est bien « hystérique ». Il y a mise en balance, mise en examen, entre le mouvement mortifère présent dans sa latence et les « personnes chères ». Il y a hésitation entre le

9. Remarquons que le rêve de la mort du neveu, dont l'enterrement serait l'occasion d'une rencontre avec l'homme aimé (OC IV, p. 187-189) n'est pas un rêve typique, parce qu'il est source de plaisir et non de douleur.

travail de mort et les sources familiales, entre mouvement de révolte et inhibition conservatrice.

γ) Le troisième type est intitulé *les autres rêves typiques*, les « autres » comme si l'on avait presque tout dit avec les rêves d'embarras et les rêves de mort du matériel œdipien. Leur exposition commence par notre page singulière, dans la suite même des deux premiers types de rêves typiques ; dans ce troisième rêve typique, le mouvement pur en lui-même apparaît dans toute sa splendeur et il suppose la mise à l'écart des mains porteuses du mouvement, la suppression ou la mort des personnes chères, qui initiaient le mouvement. Or à propos de « ces autres rêves », Freud revient précisément sur son embarras : « C'est justement ici que mon matériel m'a laissé en panne¹⁰ » ; il avoue en effet ne pas avoir fait lui-même l'expérience de tels rêves depuis qu'il s'intéresse à l'interprétation du rêve. Le *matériel* – c'est le titre même du chapitre V – est en panne. Pourquoi dans ce chapitre sur le matériel maintenir comme « typiques » ces autres rêves dont il ne peut trouver le matériel dans sa propre expérience ? Mais précisément parce qu'ils mettent en évidence et analysent la *panne* du chapitre V. C'est d'ailleurs bien le sens général des « rêves typiques » que nous avons parcourus jusqu'à présent : l'inhibition, la panne du mouvement, explicitée d'abord dans la phénoménologie de l'embarras dû à la nudité(α), puis dans la suspension du mouvement mortifère (β), enfin dans la mise en évidence d'un mouvement pur, qu'on ne peut expliquer parce qu'il défie toute réduction à du « matériel » ou à du statique proprement dits (γ). Les rêves sont dit « typiques » parce qu'ils sont *typiquement embarrassants* (et

10. OC IV, p. 314.

non typiquement résolus) ; ils ne répondent pas à une méthode qui viserait l'accumulation et l'épinglage des associations figées et stables.

δ) Le quatrième type, *le rêve d'examen* est plus précisément un rêve *d'avant examen* ou en tout cas *d'avant l'achèvement* ou la conclusion d'études secondaires, universitaires, etc. Deux interprétations sont proposées successivement ; bien que peu compatibles, elles sont toutes deux gardées dans la boîte à outils de l'édition de 1930, leur usage est laissé à la discrétion de l'interprète : 1° il s'agirait de rêves de punition (édition de 1900) ; 2° les rêves d'examen ne se présentent que chez les personnes qui ont déjà réussi ces examens, ils équivaldraient à un discours rassurant : « N'aie pas peur de demain ; pense à ce qu'a été ton angoisse devant l'examen de maturité, etc. il ne t'est pourtant rien arrivé¹¹. » Mais plus fondamentalement, au-delà des traductions toute faites fournies avec la boîte à outils, on se heurte à la difficulté générale des « rêves typiques » : pour les rêves d'examens également, « le matériel d'associations » fait le plus souvent défaut. Car enfin, comment répondre avant de connaître les questions d'examen ? Le matériel manque radicalement et littéralement, nous laissant dans l'embarras absolu. Et le mouvement, pourtant bel et bien présent, reste complètement inhibé.

Les trois premières sections du chapitre V nous donnaient l'illusion de pouvoir collecter le matériel et d'arriver ainsi à une constellation de sources statiques diverses, qui, même incomplète, permettrait de dégager une interprétation sûre,

11. OC IV, p. 316, édition de 1909, l'interprétation est empruntée à Stekel.

stable, référentielle. La quatrième section, consacrée aux rêves typiques, expose l'inexposable de la méthode, ce qui met en évidence le mouvement du désir et la question de sa source et décale toute interprétation du matériel accumulé ou accumulable.

LA SOURCE EN MOUVEMENT

Les rêves typiques se présentent apparemment comme centrés sur l'Œdipe : un rêve de nudité précœdipien (α), un rêve de mort œdipien (β) et un rêve d'examen de l'Œdipe (δ). Les « autres rêves » (γ) disparaîtraient¹². Dans ce sens, l'Œdipe serait bien globalement la *source* infantile du rêve. Tout cela remanié, certes, dans le langage des souvenirs de la veille. Il suffirait d'y ajouter les sources somatiques, les stimuli provenant de la vessie, de l'oreille, de l'estomac et de toutes les zones érogènes possibles qui constituent classiquement les sources pulsionnelles.

Mais l'*embarras* nous force à remettre en question cette façon simpliste de voir la source comme une chose statique ou comme une catapulte dont la détente donnerait tout à coup naissance au mouvement.

La source pourrait être *en elle-même* mouvement toujours déjà là. Ainsi l'excitation sexuelle peut bien naître au niveau du balancement rythmé d'un berceau, d'un train, d'une

12. Telle est la présentation des *Gesammelte Werke* (GW II/III, p. 278) et de la première traduction française (p. 236) qui escamotent purement et simplement le troisième sous-titre des rêves typiques (« les autres ») pour ne retenir que les sous-titres α, β et δ. Ça se comprend : les « autres » devrait être le dernier sous-titre en « bonne » logique. Il n'empêche que Freud a bel et bien intercalé γ les « autres » entre le β et le δ.

attraction foraine ou d'une activité sportive. Point n'est besoin d'ailleurs d'invoquer ici l'explication physiologique des sensations proprioceptives pour expliquer la source. Le mouvement de la pensée, de la création artistique, est source non par une quelconque zone érogène intracérébrale, mais *par le mouvement lui-même*, par sa qualité propre de mouvement, de changement dans la fulguration. C'est ici que « les autres rêves typiques » prennent tout leur sens : il sont « autres » que rêves œdipiens ; nous ne pouvons réduire la source à l'Œdipe ou à une constellation systémique d'une famille reconstituée par l'interprétation. Il s'agit de lâcher la main ou la jambe de l'oncle pour ouvrir la question d'un mouvement primordial, qui nous embarrasse, certes, comme le rêve d'embarras dû à la nudité le souligne, mais qui ne cesse de nous examiner comme le rêve d'examen le rappelle encore et encore.

On comprend l'embarras non seulement du rêveur, mais de l'interprète par excellence que fut Freud : la méthode d'interprétation censée découvrir le contenu latent comme contenu substantiel découvre des zones de résistance absolue à la méthode freudienne : « les associations libres font défaut ».

Faudrait-il dès lors admettre un certain flottement dans la méthode freudienne, en prendre son parti et se rabattre au gré de notre embarras sur une clef des songes, notamment dans le cas des « rêves typiques » ? Mais non ! L'embarras de l'interprète est de même nature que l'embarras dû à la nudité. L'interprète est « nu » comme le roi. À défaut de voir la nudité, il faudrait surtout en savoir l'embarras. Il faudrait savoir que l'embarras de l'interprète fait lui-même fonction

de source, si pas du rêve passé, au moins de la relance de son interprétation.

Comment comprendre cette source qui fonctionne dans l'interprétation ?

La main secourable de l'interprète infléchit un certain mouvement. Le coup de pied du maître zen comporte un certain mouvement. Ni l'un ni l'autre ne *crée* le mouvement. Interpréter le rêve, c'est bien plutôt *retrouver* le mouvement primordial, préalable à toute main, à toute jambe. Si l'interprète ou le maître impriment le mouvement, leur impression se joue sur la toile du mouvement toujours déjà là. Car la source véritable n'est ni le souvenir infantile, ni le souvenir de la veille, ni le coup de main, ni le coup de pied, ni la zone érogène, mais *l'Autre* de tout cela, voire même un autre rêve qui nous laissent débarrassés de tout support pour le mouvement du désir libre.

Si nous recherchons d'où vient le rêve, ce qui nous fait rêver, de quoi est fait le rêve, nous aboutissons à un flottement, au flottement d'un mouvement toujours là. Mais ce flottement n'est autre que le flottement de la méthode, le flottement de l'association libre et de l'attention également flottante. Car il s'agit de se débarrasser de toutes les sources en tant qu'elles ne seraient que statiques, ou même en tant qu'elles seraient d'abord une réalité objectivable ; il s'agit de « répéter » en enlevant les repères et mains qui ont tenu, de telle sorte qu'à présent on puisse planer, voler et tomber librement.

En même temps qu'ils butent sur une insuffisance de matériel pour l'interprétation, les « rêves typiques » montrent aussi l'étroitesse de la perspective du chapitre V étudiant le rêve à partir du matériel.

Le matériel s'éclipse. Car la source n'est pas réductible à un matériel inerte. La viande des lèvres, de l'anus, de l'œil ou de l'oreille ne provoque que du *dégoût*. Ce n'est que le mouvement, i.e. le suçotement des lèvres, le péristaltisme, le regard voyageur, l'ondulation de la voix qui servent de source à la pulsion autant qu'au rêve. L'évocation de ces organes est trompeuse ; elle nous ferait croire trop facilement que l'organe est la source de tout mouvement. Au-delà de cette évocation, il conviendrait d'ajouter le mouvement qui ne trouve aucun organe pour se développer, le mouvement de l'âme, de la pensée, du jugement, de la réflexion, etc.

La source du rêve est le mouvement primordial.

Par cette éclipse du matériel au profit de la source toujours en mouvement, apparaît avec évidence la panne de l'interprétation classique concentrée sur les *contenus* manifeste et latent et qu'explicitent les cinq premiers chapitres de *L'interprétation du rêve*. L'embarras et la panne de Freud engendrent la nécessité d'envisager le *mouvement* du rêve dans un nouveau chapitre. C'est à cause de cet embarras que s'est imposée à Freud la nécessité d'un chapitre VI consacré précisément au mouvement, au *travail du rêve*.

Ce qui change complètement le sens de l'interprétation.

3

Le travail du rêve et la présentation du mouvement

La deuxième occurrence du texte, S_2 , intervient dans le très long chapitre VI consacré au *travail du rêve*.

Le travail du rêve comporte classiquement quatre opérations : 1° la condensation, 2° le déplacement, 3° la présentation, 4° l'élaboration secondaire. On parlera de condensation, lorsqu'une représentation représente à elle seule plusieurs chaînes associatives, elle est alors investie de l'énergie de chacune de ces chaînes et il en résulte une accumulation intense d'énergie qui conditionne toute la force du rêve. On parlera de déplacement, lorsque l'intérêt, l'accent ou l'intensité se détachent d'une représentation pour se reporter sur d'autres représentations latérales ; il en résulte un camouflage de l'intérêt premier qui respecte le refoulement tout en permettant un certain retour du refoulé. Ces deux opérations sont bien connues de même que l'élaboration secondaire qui remanie le rêve de telle sorte qu'il apparaisse sous la forme d'un scénario relativement cohérent. Laissons ici de côté la condensation et le déplacement (sections A et B) de même